

Philippe Bray

LA PLUPART DES JOURS

POÉSIE

DANS UNE SOUFFRANCE

Dans une souffrance, une plaine verte.
dans une plaine verte, une souffrance.
Un désert, une mer, une plaine,
un pull-over pour l'hiver, une casquette pour l'été,
Dans ces nuages, un océan.
Dans un océan, des nuages.
Un océan, des nuages, un maillot pour l'été,
un planeur pour le ciel,
Dans la vie,
un arbre, une fleur, un escargot transparent,
un arbre pour finir, un parapluie pour la pluie.

BATEAU NAVIRE

Bateau navire sur les flots emportés,
Regards croisés et froissés de lunes,
Un oiseau, une plume !
Scaphandrier, visiteur des eaux salées,
Araignée océane et delta plane,
Plume et encre de Chine,
Je plie sous le poids de l’émotion entre les lignes.

10

UNE NOIX

De la noix d’acajou dans ce beau salon,

les hommes ont travaillé pour cela.
Là-bas en terre noire,
une noix de coco, c'est sucré
ça tombe tout seul, faut juste secouer.
Une noix tout simplement, c’est savoureux,
ça coule tout seul une fois qu’on a enlevé la coquille !

TABLEAU

Tableau qui se cache derrière les mots,

vous êtes à l'homme, le plus beau.
D'un bas en soie à un vers en soi,
le quiproquo qui veut vous comparer à un tableau,
ne vaut pas ce tableau derrière les mots.
Comme un fil d'argent qui se tisse, les mots ne sont
rien, ce qui est important,
c'est le silence des mots à mots
qui tisse la toile du temps.

IRRÉSOLUE

Irrésolue, elle était irrésolue.

J'avais pourtant pesé le pour et le contre.
Irrésolution pour la légèreté de l’être.
Dans la pesanteur, les mots étaient pesés.
Irrésolue, elle était irrésolue,
et moi, j'oscillais par l'équilibre,
comme le pendule de Foucault.

13

DANS MON ENFANCE.

Aux enfants d'aujourd'hui.

Dans mon enfance
je brûlais des fourmis rouges,
des bataillons entiers.
Au printemps
j'attendais la tortue sortir de terre.
À l'été
les chats hurlaient et étaient sauvages.
Dans mon enfance,
j'étais le roi dans ma cour,
j'avais un voiture de course,
à quatre roues qui faisait du bruit.

VUE DU CIEL

Vue du ciel,
quand la pluie tombe,
je vois des parapluies ouverts.
Quand le vent souffle, ils s'envolent !
Quand il n'y a plus de brises,
lentement, ils se déplacent.
Vue du ciel,
je vois des toits de maisons et de cités,
puis au loin...
les fumées de l'usine avec des nuages qui dessinent,
des tableaux contemporains surréalistes.

COQUELICOT *lien audio/vidéo*

Un coquelicot, une rose, une tulipe, toutes leurs
variétés s'entreposent dans les jardins, il suffit de choisir
celle que l'on préfère, ne pas la couper, la regarder
comme un fruit qui devient fleur à la belle saison.
S'émerveiller, on peut toujours, quand on ne veut plus
voir ce qu'on n’aime pas : coquelicot, joli coquelicot...

EAU ET GAZ À TOUS LES ÉTAGES

Aux bidonvilles autrefois habités,
des mètres carrés d'espaces vitaux ont succédé,
quelques cubes en sus de gazon vert ;
eau et gaz à tous les étages.
Émigration assurée et jardin inexistant ;
ils ont construit des ponts et des routes,
là-bas, dans leur pays.
Actualités d'images en noir et blanc
pour des couleurs ;
celui ou celle qui n'a connu que la pierre standardisée
n'a aucune idée des campagnes et des montagnes.

ORDINAIRE PLUIE *lien audio/vidéo*

Ordinaire pluie d'un matin gris,
Sur le vent, se posent les ailes des oiseaux.
Sur terre, des tortues de mer.
Au nord, au froid des matinées blanches,
des hommes emmitouflés de laine.
Au sud, au soleil des peaux tannées,
se repose le vieux sage, aux cheveux neigeux.
Ordinaire pluie d'un matin gris,
Sur le vent, se posent les ailes des oiseaux,
petits et grands.

DANS LES RUES IMAGINÉES EST MON AMOUR

Inspiré d'un poème de René Char

Dans les rues imaginées est mon amour, il marche
seul sur les trottoirs, scrute les regards qui tanguent de
désespérances inavouées.
L'homme est un homme qui marche, un oiseau est
un objet colorié qui vole, il est la légèreté même de cet
amour que je poursuis seul en qui je vis, je le prends, et
je tourne autour…
Dans les rues imaginées est mon amour, cet amour
est un trottoir à côté des villes endormies.
L'homme est un homme qui regarde, il boit de l'eau
pour son amour qui le poursuit jour et nuit.
Dans les rues imaginées est mon amour, il marche
seul sur les trottoirs, scrute les regards qui tanguent de
désespérances inavouées et je vis en lui comme une
épave heureuse qui se laisse aller au bonheur d'aimer un
peu plus, la tendre solitude du temps qui passe en soi ;
je suis un homme qui pense comme un oiseau qui vole :
dans les rues imaginées est mon amour…

DU TABAC EN VRAC SUR UNE TABLE

Du tabac en vrac sur une table avec quelques feuilles
de papier à rouler,
Les volutes de fumées se sont fondues en peau de
chagrin,
C'est drôle, c'est triste, ça virevolte un oiseau !
Un oiseau c'est une symphonie du temps composant
vers des pensées qui voyagent,
En moi, des mois se sont déroulés comme un tapis
qui trace et qui déroule la route comme un cheveu qui
ondule,
Kierkegaard en est le témoignage pour des mois
encore si j'ai un bon souvenir,
Du tabac en vrac sur une table avec quelques feuilles
de papier à rouler,
La fumée engendre des flux et des reflux à l'égard
d'une totalité qui respire,
À midi, c'est le soleil de minuit,
À minuit, c'est un midi ailleurs où des voitures de
couleur roulent,
Aujourd'hui et hier sont deux automnes,
après demain et avant-hier sont deux hivers.

Cet été, le soleil a brûlé les âmes de terre cuite qui mordent la poussière en réminiscence de John Fante, un écrivain américain que j'ai aimé,
Du tabac, en vrac, sur une table à manger, des coussins à côté d'une table marocaine,
Les soleils sont un soleil qui se déplace comme des mois qui ne font que souffler un chaud et un froid pour un amour toujours plus grand, de choses à vivre quotidiennement.
Du tabac, un oiseau, un soleil, deux souvenirs d'écrivains : tels sont les éléments de cette composition poétique.
Dans les vallées des souvenirs enfuis,
les âmes cherchent toujours à aimer,
dans les vallées des ennuis passagers,
les montagnes portent des fleurs légères à leurs poches brassées des vents comme les papillons des instants,
irradiées, les lumières éclairent le chemin des hommes mais les hommes dorment au pied des grands arbres.
Dans les vallées des souvenirs enfuis,
l'écume des nuits achoppe la parure des jours sans lendemain,
Les âmes n'ont pas de sexe, elles ne cherchent que des destinations amoureuses plus grandes encore pour une nouvelle naissance…

ÉLABORER UNE TOILE DE PEINTURE

Élaborer une toile de peinture,
c’est créer des images sans le vocabulaire,
Quand les mots forment des images, c’est virtuel.
Le monde est un tableau de plus ou moins belle
facture,
Il y a des blancs, des jaunes et des rouges avec des
sourires, des pleurs, mais aussi des joies.
Le tableau est un monde de couleurs matérialisées.
Un poème est un univers colorié sans concrétisation.
La poésie et la peinture sont sans compromission.
Quand on a que l’amour pour unique voyage, pour
unique
partage…
c’est encore une image et je pense aux innocences
perdues à jamais.

LES NUITS ET LES JOURS

Les nuits portent dans leurs flancs les clartés des jours, un jour, une nuit, un nuage, une étoile.
Le vent est inspirant, il donne vie où tout semble dormir ;
il y a des jours où on se demande pourquoi on vit et à quoi sert la poésie.
Les nuits portent dans leurs flancs les clartés des jours.
Un jour, une nuit, un nuage, une étoile, toi, moi, toi plus moi qui n’existent pas, ma solitude d’aimer et chacun va à ses occupations.

REFLET DE LUNE

Reflet de lune dans l’eau du fleuve,
j’ai marché sur ce chemin pour un silence ;
la grande ville aux mille feux est à deux pas.
Reflet de lune dans l’eau du fleuve,
sur ce chemin les oiseaux de nuit
m’ont tendu l’oreille ;
ce soir mon luxe est un petit cigare de Cuba
accompagné d’une bière Belge.

CARGO DE NUIT

Cargo de nuit à Miami ;
dans les cafés du port, on parle fort.
No man's land de corps désaffectés ;
des clandestins jettent des bouteilles,
des morts en mer gravés dans la pierre...
Planté est le décor de la terre retrouvée ;
femmes et enfants, à la maison des saisons,
attendent.
Un souvenir vient, il est au sud des vents,
dans l'île de l'ancienne province italienne.
Je dors au premier,
ce n'est pas un quatre étoiles,
plutôt une chambre de saisonniers, travaillant à l'été.
J'ouvre les volets ; j'entends les clochettes
métalliques, aux voiliers des elfes marins.

CECI EST DE LA PROSE *lien audio/vidéo*

Il va sans dire, qu'écrire c'est des non-dits,
pourtant, avec l'âge,
je m'aperçois que l'écriture agit sur ma façon de parler.
Pierre Carlet de Chambain de Marivaux pensait que l'écrit devait influencer le parler,
Louis-Ferdinand Céline a produit son contraire,
J'ai de l'amour pour eux.
Ceci est de la prose littéraire
je n'aime pas les forces de l'ordre,
les autorités, comme l'ordre établi,
je contiens ma révolte et je m'autocensure,
pour rendre le roman plus lisible à l'image de ma vie.
Dans les années quarante,
René Char était au maquis
Paul Claudel, dans un château, en Savoie.
Un poète aime les sonorités,
ça parle, ça crie mais c'est contenu
dans des phrases grammaticalement bien construites,
comme un cheval libre, bridé au galop.

J'aime pas les prosateurs, les versificateurs, les spécialistes, les pères des littératures d'autrefois, les bavards et
les bavardes, les sentimentaux qui confondent la poésie
avec les relations amoureuses, qui confondent le sexe de
Dali avec les relations amicales, qui pensent, que
regarder une fille dans les yeux, c'est poétique.
Un poète,
ça pue des pieds,
ça marche sur tous les chemins.

UN VIEUX POÈME

Lassé des habitudes à satisfaire,

le temps d'un moment,
J'oublie, regardant les vieux acteurs du muet ;
il est plus facile de plaire aux autres qu'à soi-même.
Parfois, on me dit que je ne fais pas mon âge,
que je n'ai pas encore de cheveux blancs,
alors qu'un de mes cousins que je ne vois plus,
les a eu, à trente ans.
Je connais un vieux monsieur aux cheveux bruns,
un ancien de l'époque à Pétain.
Sur l'écran des souvenirs d'autrui,
j'ai vu les archives de Pathé Marconi ;
la voix de son maître était au relief de haut-parleur.
Lassé des habitudes à recommencer,
j'en laisse aux vestiaires,
pour penser, à tout ce qui m'attend.

Rocher au vent

Bateau des flots émergeant
La pluie rafraîchit les visages

29

AUX MAUVAISES HERBES

À ces moments éthérés rencontrés,
à ces instants de lectures diversifiées,
je pense aux mauvaises herbes du chemin de
l'inattendu, celui que je parcours chaque jour.
Je ne connais pas leur nom,
mais j'aperçois leur forme et sens leur parfum.
Leur sens est plus ou moins éloigné de leur lieu
d'habitation.
Je ne sais la raison de leur qualificatif,
je sais, seulement, qu'elles germent à la poussée du
vent, entendant les insectes,
les escargots aux formes arrondies,
de géométrie pensée.
À ces circonstances ensevelies d'éphémères instants,
Le tout petit apparaît autant sublime que le grand
tout ;
quand les grands hommes sont morts les petits
hommes édifient des statues pour qu'ils persistent
encore...

LA VIE DE L'USINE

Douce pluie aux vents,
feuille d'été emportée aux visages,
au cimetière des terres blanches s'est dressée,
la première usine de l'industrie,
phonographique et cinématographique.
Dans la rue Émile Pathé,
père des premières images du monde-reporter,
s'est tue la vie ouvrière ;
à la façade d'art déco des années trente sans
perspectives, le quartier s'est endormi.
Au grès des humeurs, des saveurs qui s'épanouissent,
des graffitis de couleurs ont envahi les murs gris de
l'édifice à deux pas de mettre genoux à terre.

LES ANIMAUX DES VILLES *lien audio/vidéo*

Les poètes à la vue basse ne voient pas
les ailes des oiseaux au lointain.
Femme et homme objet, dans le décor quotidien,
les animaux des villes tiennent compagnie,
traversent les rues, les pelouses.
Autrefois, j'écrivais sur le soleil et la lune,
je trouvais qu'ils allaient bien ensemble,
maintenant c'est Venus, le vent que j'aime entendre
sur les volets s'endormant au soir.

SIAN PAS PRESSA

Échange intime

entre la mer et la pierre.
Sian pas pressa,
dans le huitième quartier,
de la ville.
Vieux port
Cargo de nuit
Presse à la main
Les yeux se ferment et s'ouvrent
au paysage,
Sian pas pressa

AUX PROCHAINES CERISES

Je te revois, comme autrefois,
assis par terre, comme hier,
ce n'est pas la saison des pommes.
Allongé, les cheveux ondulés
sont les couleurs de l'automne.
Je venais du printemps,
j'avais passé l'été sous les parasols.
Aux prochaines cerises,
seront tombées les fleurs, des bras porteurs,
les pétales blancs à l'avant,
l'égrégore dans le décor, de l'encore.

SUR LES CHEMINS DE GRANDES LIBERTÉS

Sur les chemins de grandes libertés,
pollutions et agitations sont rangées quelque part.
Nul géographie, nulle route goudronnée.
L'oiseau parle à l'homme,
comme un homme à une femme.
L'hiver est perceptible,
trace en filigrane, les saisons des heures.
Les poissons ont le sang chaud,
le vent pousse les pas, vient à trépas sourire.
La terre remuée dialogue aux étoiles.
Un jour est une aventure.
Les statues des Saints,
comme les statues tout court sont bannies ;
sur les chemins de grandes libertés,
on imagine des hautes montagnes
ou on observe les cimes.

SOUS LES VENTS CONTRAIRES

Sous les vents contraires, des arcs-en-ciel.
Sous la pluie chaude, les couleurs du papillon.
Aux astres, que je ne veux plus regarder,
la terre est une étoile.
Au soir, je suis posé sur elle
au jour, j'attends la fin ;
en moi de petites ampoules s'éteignent
pour renaître des cendres.

LES PETITS ET LES GRANDS PLAISIRS

Au chahut ondulant des petits plaisirs, les vrais
sentiments goûtent la saveur des fruits ;
il n’est pas de plus beau jour, qu’un soleil se levant au
front de la mer.
Je me souviens de cet instant dans l’île d’Yeu, sur la
plage désertée, habitée des grands vents.
Les vrais sentiments ne s’interdisent rien, prennent
les voluptés où elles sont, tracent sur les murs, des
bleus.
Des bleus à l’âme, des souffrances bleues sur la
couleur chair des peaux humaines ; les petits et grands
plaisirs sont éphémères comme la beauté.

DANS LES CAMPAGNES VERDIES DE PLUIE

Dans les campagnes verdies de pluie,
vient aux herbes hautes,
à la blancheur détournée des matinées,
le chant du grillon ;
il frotte ses ailes le long du chemin.
Dans les campagnes verdies de pluie,
vient dans les maisons de pierre,
à la fraîcheur des sons retournés,
le jaune du vin, aux lèvres, des verres de cristal.
Le grillon a sa maison, pour l'anecdote,
chez Salvator Dali ;
un petit port au bout du monde.
Dans les campagnes verdies de pluie,
les champs de blés s'enroulent,
quand le soleil donne la même couleur de peau,
la même couleur, aux hommes passant par le chemin.

DANS DES HUMBLES DEMEURES

Dans des humbles demeures,
les orgueils démesurés prennent le thé.
J'ai toujours été convié chez les gens simples,
on parlait de tout et de rien.
Café noir aux premières heures,
les ciels aux matins éveillent un sentiment,
je prends, alors, l'allée aux mimosas,
près du vieux cimetière ;
de grands mots ne font pas de grands vers.
Dans le jardin des humbles demeures,
avec une poignée de sable au vent,
on se laisse décoiffer, on aime la pluie,
on prend le soleil à deux mains !

DANS L'APPARTEMENT DE GUSTAVE MOREAU *lien audio/vidéo*

Dans l'appartement de Gustave Moreau,
sont ouverts les livres d'époques, à l'étagère.
Grande pièce, grands tableaux, couleurs délavées ;
son journal est à voir dans le boudoir.
Oeuvre philosophique dans le salon de lecture.
Poêle à charbon, marmite en cuivre,
au sens inversé, de l'horloge.
Velours sur tissu,
autoportrait à la Vuillard revu ;
les vieux appartements sont habités d'un autre temps.
Dans l'appartement de Gustave Moreau
j'aperçois le bourgeois ;
je sens ses pieds recroquevillés dans ses souliers
mais aussi, l'émotion de l'artiste peintre, à l'atelier.

40

C'EST ENTENDU *lien audio et vidéo*

C'est entendu,
Le vent souffle sur toi,
toi, qui es-tu, une voile, une chevelure ?
Le vent entre toi.
Qui es-tu, toi, une tempête, une brise ?
L'oiseau plane sur toi.
Toi, qui es-tu, un nuage, un drapeau ?
Au vent des brises et des tempête,
l'oiseau plane sur ta tête,
tête ronde, sourire, regard bleu,
vent frais, vent du matin portant les nuées au loin.
C'est entendu, je te vois, tu es l'oiseau au vent.

IF SOLITAIRE

If solitaire au jardin des pleurs,
marmelade de groin pétrie avec amour,
Prose de Pierre Jean Jouve entre deux vers.
Maniérisme, connivence et confidence
à la sortie de la messe du dimanche.
Société officielle du printemps.
Le paysage de neige à la baie vitrée est un poème ;
dernier présent jeté à la face du monde des vanités !

UN POÈME EST UNE OEUVRE EN SOI

Un poème est une oeuvre en soi
J'emprunte les fleurs aux jardins publics
Je prends les mots à la volée
Je souffle sur les bougies
Je shoote dans les ballons
Un poème est une oeuvre en soi,
séparée des autres poésies.
Ce sont des mots de tous les jours
qui reviennent donner un sourire,
ceux qui viennent à la clarté de l'obscurité éphémère.
On transforme les fruits en confiture,
cerise, abricot, pamplemousse.
Fougère des bois, fraises des jardins.
Fleur de pavot dans un champ afghan.
Fleur de lotus asiatique.
Gymnastique primaire de l'esprit.
Perfusion alimentaire dans la chair ;
autour de soi l'espace est immense,
malgré les murs des prisons et des maisons.

Un poème est une oeuvre de poète en soi
indépendant des autres poèmes.

44

SUR LES PIERRES VERTICALES

Sur les pierres verticales, de l'ancienne Bretagne,
le vent souffle aux esprits ;
il n'est pas écrit que la pierre meurt.
Elle vit à son rythme,
à côté, de la forêt de Brocéliande.
Sur les pierres verticales, de l'ancienne Bretagne,
dans la coupe des végétaux,
l'eau a atteint son point de chute ;
regarder dans l'eau, c'est voir le ciel en soi,
qui parle du soleil.
Quand le poète oublie les hommes,
il pense à eux et écrit une poésie.

IL N'EST PAS D'OISEAU VIVANT

Il n'est pas d'oiseau vivant,
ne sachant point donner sa plume au poète.
Il et lui font des ailes,
le vent et la mer l'accompagnent.
De villes en campagnes,
les hommes se cherchent des poux dans la tête,
les femmes peignent des roses, sont sentimentales.
.
Il n'est pas d'oiseau vivant,
ne sachant point donner sa plume au poète.
Il et lui sont des grands amis.
Esclavagisme musulman et négritude des fortunes,
l'albatros de Charles Baudelaire a traversé les âges,
léger, le vent pénètre ses os.
Il n'est pas d'oiseau vivant,
ne sachant point donner sa plume au poète.
L'harmattan, la moisson et les eaux l'inspirent ;
ils témoignent à ce jour.

COCKTAIL DE FRUIT

Cocktail de fruit au vin rouge,
on laisse les uns se reposer sur les autres.
Qu’est-ce que l’arbre de vie ?
sinon des fruits dont on a enlevé l’écorce.
Mélange des cultures dans la culture.
Les hommes parlent d’amitiés,
les femmes d’amour.
Qu'est-ce que l’amour ?
sinon une amitié dont on a approfondi le sentiment ;
j’aime la plaine quand je suis en ville
et certaines villes près des plaines
quand j’entends le son des vagues !

L'OISEAU MAL AIMÉ

L'oiseau mal aimé est de toutes les villes,
près des mers et des fleuves.
Il a pourtant des plumes,
comme celui que l'on aime,
une hirondelle...

L'oiseau mal aimé est un oiseau noir,
à côté de l'oiseau-lyre.
Il salit les murs des villes,
et chie sur les toits des maisons bleues.
L'oiseau mal aimé
est pourtant un oiseau qui vole
à côté de l'oiseau aimé,
une colombe...

AU MONDE ENGLOUTI

Au monde englouti,
à la face cachée de la banquise,
le carnet à spirales est illisible.
C’est une autre vie, une autre forme,
un autre monde de couleurs,
caché à la blancheur, des froids extrêmes.
Symphonie des sons ;
il n’y a pas d’oiseaux souriant aux hommes,
juste quelques ours blancs.
Vent-debout, vent-devant,
vent-arrière, temps d’hiver, vol-au-vent,
ils scrutent sans paroles les habitants : ils ont faim.

VOICI LE JOUR

Voici le jour
Voilà le contre-jour
Cette année il dure un peu
Les jonquilles écloses se sont figées en février.
À vingt ans,
je fréquentais une étudiante
qui, comme moi, n’aimait pas ce mois.
J’écrivais des poésies sur mes relevés bancaires,
elle disait que ça portait bonheur.
Nous cherchions l’amour sans le vouloir
et nous ne l'avons point rencontré.
Porto Rico sur le cocorico de nos instants
chaleureux,
je nous revois dans le salon des antiquaires
nous dessinions des maisons sur du papier
tout en sachant, que ce n'était pas pour nous.
Voilà le jour
Voici le contre-jour
C’est un anniversaire de février que je célèbre,
à ma manière.

LAISSE TOMBER LA NEIGE

Laisse tomber la neige sur le parterre endormi,
laisse tomber la pluie sur les pelouses jaunies,
j'ai mis mon pull-over, sur ma tête, un parapluie.
Dans mon jardin d'hiver, allant à la maison que je
n'ai pas, j'ai marqué le sentier de mes pas puis,
enjambé le talus, aux fleurs blanches.
Laisse tomber la neige sur les fleurs de cactus,
laisse tomber la pluie sur le paradis imaginaire,
j'ai pris la route de l'ailleurs,
de vivre, au loin, je meurs.
Laisse tomber la neige sur le parterre endormi,
laisse tomber la pluie sur la pelouse jaunie ;
le salut à la terre est un bateau de bois,
le salut à la mer est un poisson dans l'assiette.

SI J'AVAIS UN ÉTANG

Si j'avais un étang accroché à ma demeure,
je nagerais dedans pour y faire rythmiquement,
de grand mouvements.
L'eau serait à la température de l'ambiance,
l'atmosphère serait sereine,
je chasserais les poissons moqueurs,
et dirigerais mon front vers le disque solaire.
Si j'avais un étang accroché à ma demeure,
j'urinerais dedans, pour lui donner une autre couleur
en harmonie avec le soleil.
Si j'avais un étang accroché à ma demeure,
j'imaginerais en fermant les yeux,
le Gange et la célébration de l'eau.

JE SUIS AVEC TOI, TU ES AVEC MOI *lien audio/vidéo*

Je suis avec toi, tu es avec moi,
je voudrais partager avec toi certaines choses,
que tu t'occupes moins de moi et plus de toi.
Je suis avec moi, tu es avec toi,
je voudrais partager des choses simples,
comme pouvoir te regarder
d'une certaine façon, dans le salon,
ou encore, te voir nue, au milieu de l'eau.
Je suis avec moi-même, tu es avec toi-même,
je voudrais seulement que tu aimes ce poème
et qu'il dure éternellement.

CUEILLIR CE JOUR D'HIVER

Cueillir ce jour d'hiver,
dans la fixité des peuples nomades,
au jour triste qui suit la joie,
dans le rond repli des sentiments,
est une grâce légère faisant silence.
Cueillir ce jour d'hiver,
dans le nomadisme qui se perd,
c'est imaginer le printemps ;
le voir se mouvoir dans un pas de danse,
le soumettre aux vents qui lui donne l'élégance.
Cueillir ce jour d'hiver,
c'est assurément,
recouvrir ce sentiment du parfum de neige.

DANS NOTRE DAME DES CHAMPS

Eaux sans limites, courants porteurs de vols aux
vents, dans notre dame des champs, j’irais à ton église.
Les temples sont des fleurs que l’on ne coupe pas ;
marchons dans les allées aux mystères à la hauteur des
marches à gravir, les eaux sans limites aux courants,
porteuses de vols aux vents, appellent les hommes a
dépasser les frontières !

QUAND JE SUIS NOSTALGIQUE

Quand je suis nostalgique,
je me souviens des portes automatiques du
métropolitain ; on travaillait beaucoup pour pasgrand-chose.
À la nuit, quand je l'ai quitté pour une automobile à
crédit,
On allait chez Denise jusqu'à trois heures du matin,
après avoir bu quelques bières, au bar-tabac, près de
l'opéra.
C'était une grosse Dame mais sa nièce attirait les
oiseaux de nuit ;
plat du jour et pourboire à l'appréciation de la
clientèle.
Mon camarade était de Pigalle et roulait en Cadillac,
tandis que je ramenais les autres, dans les banlieues
éloignées, enfin, je rentrais ; j'avais deux heures à
dormir avant de repartir.

C'EST LE PRINTEMPS QUI VIENT

C'est le printemps qui vient,
le poète sort doucement de l'hiver.
Il attend ce jour, près de la cheminée, depuis
l'automne.
Au solstice, il a allumé le feu de bois.
Aujourd'hui, est tombé en panne l'ascenseur,
les résidents montent au ciel par le même élévateur.
De nouveau, les oiseaux grignotent sur les pelouses.
C'est le printemps qui vient,
le poète est encore au chaud, l'hiver est toujours là,
il sait seulement que le printemps arrive,
et qu'il pourra bientôt s'asseoir,
sur les bancs des jardins publics.

LE CIEL DES OISEAUX

Pies et Corbeaux en compagnie
fréquentent les bois des jardins.
La pie, plus fine, tachée de blanc sous le bas ventre,
et le corbeau tout noir partagent la mauvaise
réputation.
La pie vole, le corbeau dénonce anonymement, dans
l'inconscient des hommes, mais protègent leur
congénère ;
le merle du printemps, au danger, du chat rôdant.
Chante beau merle la fraternité des oiseaux !
Canard et cygne s'entendent et vont au même étang.
Sauvage pour l'un, l'autre règne sur l'eau.
L'un s'envole, l'autre glisse ;
bien que le merle la pie et le corbeau croisent le canard et le cygne,
ils ne sont pas des mêmes lieux mais partagent
néanmoins, le même ciel,
le ciel des oiseaux.

J’AI REVISITÉ RONSARD EN SON CHÂTEAU

Pour partager avec le plus grand nombre, j’ai traduit
mes pensées comme mes poésies, en des sonorités que
j’entendais ; consonnes et voyelles en espagnol et italien,
anglais sans le z américain, mais bien vite, j’ai dû
abandonner, j’avais trop à faire du français.
Autrefois, c’était la langue d’oc et l’hébreu pour le
plaisir, comme d’autres langues plus anciennes ; c’était
un lien entre la terre et le ciel, dans la linguistique écrite
que je ne parlais pas.
Pour partager avec le plus grand nombre, j’ai fait de
courts séjours en Espagne puis en Italie ; j’entendais
alors la langue chantée, le « o », le « u », le « a » et le « i »,
séparé ou ensemble, comme dans les films à Marcel
Pagnol.
Maintenant c’est fini, j’ai tout oublié, je suis revenu à
mon premier amour, j’ai revisité Ronsard en son
château, il y a quelques jours.

IL NE RESTE QU'ALLER VOIR LE POTAGER *lien audio/vidéo*

Assis, sur le parterre fleuri, du village endormi,
les fronts laissent tomber une à une, des gouttes
d'eau ; ils se détendent d'avoir tendu de vieilles
cordes.
Assis, sur le bonheur entrouvert, du paravent du
mistral, les bouches se désaltèrent de sourires ;
elles se forment aux pliures des herbes sauvages.
Assis, sur cette roche de vieux paysans, à l'ombre du
gros chêne,
les yeux touchent la brise, venant du sud des alizés,
ils font des ronds aux alluvions de la rivière.
Assis, les corps se dressent alors, dans l'espace,
les jambes font un pas en avant, une libellule passe,
le vieux chien les emmène aux terriers, des amours
enfouis,
la glaise colle à leurs bottes,
ils tiennent fermement leurs bâtons dans leurs doigts,
prennent le chemin des dames, à l'ouest de l'estuaire,
ils ont rempli leur journée de fatigue partagée ;
il ne reste qu'aller voir le potager.

À LA PLAGE

À la plage,
les rondeurs de la vague ont emporté
toutes les certitudes non avouées.
Un cheval passe,
une trace dans le sable mouvant.
De l’eau qui éclabousse au rocher
Une voile au loin emporte des jovialités terriennes.
Chaque mot écrit a son importance ;
c’est du vent allant au doigt,
du cahier des pages du jour.
Chaque parole est importante ;
c’est du vent qui vibre à l’intention de l’autre.
À la plage, la mer est pleine ;
elle se retirera à sa finitude,
pour laisser apparaître les crabes du zodiaque.

DES PETITS RIENS

Des petits rien, je sème des gravillons,
sur le chemin du quotidien.
Les fleurs latines rejoignent l'Olympe.

Les vrais poètes meurent toujours
dans d'étranges circonstances ;
Milosz, en laissant échapper l'oiseau de la cage,
Rilke, d'une piqûre de Rose.
Des petits rien, je sème des gravillons,
sur le chemin du quotidien.
Je ne suis ni un latin, ni un grec.
je laisse le poétereau à ses vers,
pour lire des poèmes.

AU SOLEIL

Au soleil,
je dois l’initiation.
C’est au bord de l’eau,
au berceau de la cascade.
Au soleil,
du miel des abeilles,
l’astre rejoint l’océan.
Au soleil,
myriade des étoiles,
vers dorés.
Orphée, ô Orphée !
ta lyre pour toujours !

L'ANGE DÉÇU

À Edgar Allan Poe.

À l'ange déçu, de la nation perdue,
aux continents, d'autres semblables, sont venus,
tandis que des êtres se sont penchés, sur son âme.
Du pays, à la vive tradition,
il a voyagé, à l'autre contrée,
traversant la mer ; source d'un monde englouti.
De l'amour égaré, à vouloir ensemble, jouer,
d'un homme ; son père, à une femme ; sa mère,
il est venu au monde, le cœur chargé d'espoir,
au milieu, de l'incompréhension exacerbée.
Aujourd'hui, maintenant,
certains américains et américaines
se réclament de lui afin de se relever,
comme une encre marine accrochée,
à la carcasse noyée de son esprit.

À LA COULEUR POURPRE DU CIEL

À la couleur pourpre du ciel,
les chauves-souris et les hiboux sont à la lune.
Vautour-chauves et Grand-Duc,
les oiseaux de nuit s’opposent au soleil de midi.
Il est entendu que le vent berce les enfants,
quand il n’est pas trop fort,
et qu’il tend les voiles des hommes de la mer,
quand il vient du nord.
Aux oiseaux du jour et de la nuit ;
les nuits et jours se succèdent aux lunes et soleils.
Vent émergeant du cap nord,
pluie du sud aux alizés des tropiques ;
à la couleur pourpre du ciel,
je vois du bleu teinté de blanc
sur les poèmes de demain.

QUAND JE CROISE L'OISEAU BLEU

Quand je croise l'oiseau bleu,
je vois les ailes de la liberté ;
il n'est pas écrit sur les cahiers d'écolier,
que l'oiseau vole et pourquoi il vole ?
Quand je croise l'oiseau blanc,
Je vois une colombe ;
il n'est pas écrit sur le cahier d'écolier,
pourquoi l'oiseau est blanc et qu'est-ce que le blanc ?
Quand je croise des couleurs
je suis nostalgique de ma patrie céleste bleu indigo !

À LA MER HOULEUSE

À la mer houleuse des sentiments,
l’étang est sans vague.

L’île au rêve est au milieu ;
des hommes ont construit
des petits ponts de bois pour la rejoindre,
des endroits de gazon vert pour les pêcheurs.
À la mer agitée des tourments passagers,
le soleil éclaire le cygne blanc,
tandis que passent des canards sauvages ;
ils ont des colliers de couleur à leurs cous,
ils entrent dans le vent, le déploiement de leurs ailes
sont les pages du livre retourné,
tombé, par accident, du firmament.
À la mer houleuse des sentiments,
l’envol des canards sauvages
fait tomber les feuilles du gros arbre,
siffle à mes oreilles,
tandis qu’à l’étang, tranquillement et sereinement,
le cygne blanc glisse sur l’eau.

JE T'ATTENDS *lien audio/vidéo*

Je t'attends sur les murs des prisons,
dans le coeur des champs de blés,
Je pourrais faire sans toi,
et peut-être, ça sera mieux, quand on me reconnaîtra.
Je t'attends sur les banc des villes,
à la sève des arbres,
je pourrais faire sans toi
et peut-être, ça sera mieux,
si tu aimes me lire, plutôt que regarder mes yeux.
Je t'attends sans t'attendre,
je poursuis les étés et les printemps,
dans le sillon des hivers ;
je me repose des moments qui ne sont plus à vivre.

LA GUITARE

La guitare est posée sur le sol sous l’échelle.
En bois, l’une va aux doigts et prend l’âme de celui qui s’en sert, l’autre conforte la plante des pieds.
Le bois vibrant sur les cordes qui se tendent, le bois vivant sous l’effet de la chaleur du poids de l’apesanteur.
La guitare est posée sur le sol sous l’échelle, je la touche au jour venant ; elle tend les bras au musicien de l’amour !

LA CARAFE *lien audio/vidéo*

La carafe posée au centre de la table est à moitié
pleine. Elle a reçu à sa blancheur primaire, toutes les
couleurs des soirs d'étés, à la terrasse du jardin anglais.
Aux soirs d'hivers, à la veillée de la cheminée, les
couleurs recueillies ont rejoint des bouches, à l'expression des visages, à la
source des prunelles qui
parlent de silence.
La carafe posée au centre de la table, est venue d'une
bouteille entreposée au sous-sol, dans le voisinage des
matières pierreuses et des champignons sans lumières,
aux goûts de la terre ; dans la transparence de l'eau du
cristal, de l'amitié s'est posée sur la poésie du ciel !

CLOPIN-CLOPANT

Clopin-clopant,
l’inspiration va au gré du jour.
L’amour en soi observe chaque arbre dans la ville.
Le contre-jour me prend par la main ;
il va de soi que le chant de soi-même
est un présent offert au monde.
Clopin-clopant,
à l’abat-jour de la chambre nocturne,
les pages du livre non encore écrites se tournent ;
nul vent n’apporte de lumière !

ASSIS SUR CE BANC

Assis sur ce banc du premier jour de printemps, je souris à la page que je lis. Les arbres sont encore nus de l'hiver. Le vent fait tomber le marque-page, j'ai perdu le numéro de la page, je la retrouve, je l'oublie, je la tourne, le soleil passe dans mon dos, mon ombre se mélange au peuplier ; un oisillon tombe du nid, je le prends dans la main,
il rejoint ce pur moment de poésie !
Une semaine passe...
Aux histoires apparemment sans fin des uns, des autres, de toi, de moi, de lui, j’expose mes mains au vent. C’est le printemps, une flamme semble s’être réveillée en mon âme, depuis l’autre jour. Au soleil
couchant, j’ai vu l’arc-en-ciel oriental, quelques instants après, j’ai allumé la lampe ; je dois finir l’histoire de ce livre, elle semble plate, en comparaison de l’aspiration de mon histoire d’amour qui se poursuit. C’est le premier jour du mois d’avril ; il y a encore des jours à vivre.

À L'OR DU TEMPS

À l'or du temps, petit étant,
l'herbe haute gagne mes genoux.
Quelque chose plus haut semble m'observer,
dans la diagonale du chemin, que j'emprunte,
aux petits cailloux blanc.
Monde miniature, à la plante des pieds.
Paysage nacré, à la hauteur des yeux.
Monde aquatique, aux souvenirs de mer.
À l’or du temps, j’entends parler de l’argent.
Mise a nu de mes sentiments.
Manteau d’hiver aux quelques jours neigeux.
Film animalier entre les quatre murs.
Randonnée en montagne ; au sommet,
je marche d'un pas léger,
attiré que je suis de la pureté.
L’air est plus vivant que dans la ville.
L'atmosphère m'attire ;
accroché à mon arc, je lance des flèches,
pour tenter d’atteindre les nuages !

ÉMERVEILLÉE DE LA BLANCHEUR DU CERISIER

Émerveillée de la blancheur du cerisier,
j'attends le temps des cerises, celles,
que l'on cueille, à l'autre saison.
À ce jour du mois d'avril,
le ciel, encore clair, dans l'allée des passants,
accueille son frère dans la maison voisine.
Avec un peu de recul, je les aperçois tous deux ;
leur blancheur boisée traverse le chemin,
pour se tenir la main.
Émerveillée de la blancheur des cerisiers,
j'attends le temps des cerises,
celles qui seront rondes, rouges, mûrissantes
et accrochées en boucles fines, à la sève,
couleur prune.

NOSTALGIE DU TRIPORTEUR *lien audio/vidéo*

Nostalgie du triporteur ;
Belleville et Ménilmontant.
À Montmartre,
tout près du restaurant de la grande Catherine,
se trouve un coin de poésie : deux arbres et deux bancs.
Un pas devant et on domine la grande ville ;
tour Montparnasse et tour Eiffel.
Dans le grand désert urbain,
j'ai jeté un dernier regard vers le ciel.
J'ai gravi, une à une,
les marches du sacré-cœur,
et côtoyé toutes les rues, de ce petit village.
Cabaret et bistrot à côté du musée Picasso.
Morceau de vignes accroché à la ville.
Accordéoniste et artiste peintre,
au milieu des touristes du monde entier.

Au coin de poésie ;
entre les arbres, sur le banc,
j’ai écrit sur mon carnet à spirales,
des mots illisibles, il y a déjà longtemps.

AU CHEMINEMENT DE L'OLIVIER

Au cheminement de l'olivier,
sur la terre aride, des profondes rides,
le vieil océan, de ses vagues de cristal,
éclaire les champs obscurs.
Plein chant sur la beauté du cœur,
le rouge et le bleu au ciel,
le fruit est un nectar de miel.
Au cheminement de l'olivier,
les hommes écrasent les fruits ;
première pression aux rouages des saisons,
ils en extraient le jus, pour satisfaire des plaisirs.

À MA PLACE

À ma place,
sous la nuit, au vent,
je m'éveille, l'espace d'un instant.
Sous ce petit pont,
où l’eau coule, tranquillement,
les étoiles se reflètent dans le lac.
Le miroir a changé de lieu.
À ma place,
le vent donne vie, à son accalmie,
je m’endors, bercé du silence.
Sur ce petit pont,
le clapotis, des oiseaux de nuit éveille mes sens.
De mon pas de marche,
je réveille la nuit qui semble dormir.

PORTEUR DE SENTIMENTS

Porteur de sentiments sans raison apparente,
la porte de mon rêve est fermée, à la maison.
Petit à petit, les jours passent.
Jour après jour, nuit après nuit, je me lève.
Parfois, je voudrais dormir pour toujours,
pour ne plus rien vouloir, ni espérer.
Porteur d’un sentiment pour une raison,
la maison de mon cœur t’est ouverte
comme au premier jour, de mon bonjour.
Fragile et sûr de moi, je doute encore ;
il y a constamment ces cris d'enfants, à ma fenêtre.

LILAS BLANC

Lilas blanc,
à portée de mains, sur les pavés de la ville.
Bouton d'or,
à portée de pied, dans la couleur verte des pelouses.
Fleur des champs,
au sommet, de la montagne.
Pour toi, j'atténue mon élan
pour ne pas, que ton âme vibre trop fort.
Ce matin, j’aurais voulu te dire
mais le parfum de ce Jasmin m’a échappé,
je ne sais, si je pourrais le retrouver,
il s’est évaporé.
Au front de la mer, au lointain,
un navire croise un cargo,
les plumes du vent rejoignent l’écume.
Quelques pas pour se souvenir…
Ce matin, j’aurais voulu te dire,
mais le tableau de ce paysage m’a absorbé.

Demain, je recommencerai,
au parfum d’une autre couleur.

81

TABLE DES MATIERES

Dans une souffrance.. 9

Bateau navire...10

Une noix... 11

Tableau.. 12

Irrésolue...13

Dans mon enfance... 14

Vue du ciel..15

Coquelicot.. 16

Eau et gaz à tous les étages 17

Ordinaire pluie...18

Dans les rues imaginées est mon amour..........................19

Du tabac en vrac sur une table...20

Élaborer une toile de peinture... 22

Les nuits et les jours.. 23

Reflet de lune...24

Cargo de nuit... 25

Ceci est de la prose...26

Un vieux poème..28

Aux mauvaises herbes.. 30

La vie de l'usine..31

Les animaux des villes... 32

Sian pas pressa...33

Aux prochaines cerises..34

Sur les chemins de grandes libertés................................35

Sous les vents contraires...36
Les petits et les grands plaisirs.. 37
Dans les campagnes verdies de pluie............................... 38
Dans des humbles demeures..39
Dans l'appartement de Gustave Moreau...........................40
C'est entendu...41
If solitaire 42
Un poème est une oeuvre en soi......................................43
Sur les pierres verticales..45
Il n'est pas d'oiseau vivant.. 46
Cocktail de fruit...47
L'oiseau mal aimé...48
Au monde englouti.. 49
Voici le jour...50
Laisse tomber la neige
.... 51
Si j'avais un étang... 52
Je suis avec toi, tu es avec moi..53
Cueillir ce jour d'hiver...54
Dans notre dame des champs.. 55
Quand je suis nostalgique...56
C'est le printemps qui vient.. 57
Le ciel des oiseaux 58
J'ai revisité Ronsard en son château................................59
Il ne reste qu'aller voir le potager.................................... 60
À la plage..61
Des petits riens... 62
Au soleil... 63
L'Ange déçu..64

À la couleur pourpre du ciel.. 65
Quand je croise l'oiseau bleu... 66
À la mer houleuse..67
Je t'attends..68
La guitare...69
La carafe.. 70
Clopin-clopant.. 71
Assis sur ce banc 72

À l'or du temps.. 73
Émerveillée de la blancheur du cerisier........................... 74
Nostalgie du triporteur 75
Au cheminement de l'olivier..77
À ma place...78
Porteur de sentiments... 79
Lilas blanc... 80
TABLE DES MATIERES..83

Chez le même éditeur

dans la même collection

-Mains-d’œuvre: choix de poèmes-1990/2004Aux éditions Poiêtês

- Les jours où les roses sont à moitié roses.

Editions Le Manuscript

- www.manuscrit.com Les éditions Le Manuscrit ont, par l'originalité de leur formule, ouvert un
nouvel espace de publication dans le paysage de l'édition française. Depuis 2001, elles accompagnent la démocratisation de l'écriture et la diffusion des savoirs, illustrant ainsi le passage d'une société de l'information à une société d'auteurs.

Grâce à un savoir-faire unique, fondé sur des innovations technologiques majeures, les éditions Le Manuscrit garantissent la disponibilité permanente des textes, sous un double format : le livre papier, imprimé à l'unité comme en grand nombre, et le livre numérique.

Le Manuscrit s'est doté d'un site - www.manuscrit.com - qui lui permet d'accueillir les auteurs dans tous les domaines éditoriaux : de la littérature générale aux témoignages, des essais aux travaux de recherche universitaire.

Signe de son succès, les éditions Le Manuscrit accueillent aujourd'hui une communauté de 4000 auteurs francophones qui participent pleinement à la vie littéraire et culturelle, dans leur ville et leur région, ainsi que sur notre site, via leur espace personnel.

Par un référencement ciblé les éditions Le Manuscrit assurent à ces ouvrages une diffusion internationale, dans les librairies (référencement bibliographique DILICOM) et sur les principales librairies en ligne (Chapitre.com, Amazon Market Place, Abebooks…).

Parallèlement, Le Manuscrit s'appuie sur un réseau de partenaires attentifs: libraires, médias, bibliothécaires, chercheurs et membres de revues, de sites littéraires ou d'associations, pour promouvoir son catalogue auprès du grand public. Le Manuscrit s'affirme comme éditeur privilégié pour la création de collections avec les institutions, les centres de recherche et acteurs de la société civile.

Les éditions Le Manuscrit sont membres du Syndicat national de l'Édition.

www.manuscrit.com
communication@manuscrit.com
Téléphone : 08 90 71 10 18
Télécopie : 01 48 07 50 10
20, rue des Petits Champs
75002 Paris
France